

Fabien Gaveau, historien et chercheur associé au CNRS

Vendredi 12 novembre 2021 – Entretien conduit par Mathilde Avignon (1G10), Laurine Hairion (1G05) et Djibril Soner (1G08)

Premièrement, on aimerait vous demander de vous présenter brièvement, vous et vos travaux.

Je m'appelle Fabien Gaveau, je suis professeur d'histoire et chercheur associé au CNRS dans une unité qui se nomme « Archéologie, Terre, Histoire, Sociétés » (ARTEHIS). Mon activité est assez simple : je suis enseignant en classe préparatoire et chercheur en histoire. Mes travaux m'ont porté de l'histoire du monde rural en France de la Révolution française en 1789 jusqu'à 1870 du point de vue de l'État, de la police rurale, des municipalités jusqu'à l'étude des relations entre les villageois et leur territoire cultivé et de là, à l'étude environnementale, au changement du cycle du temps. Finalement, comment les étés, les automnes, les hivers et les printemps étaient-ils dans la très longue profondeur du passé ?

Merci, on aimerait maintenant vous demander ce qui vous a poussé vers ce métier d'historien et la recherche.

C'est une belle question. L'historien que je suis dois d'abord honnêtement répondre que c'est d'abord la part du rêve qui m'a conduit à aimer l'histoire. Le fait d'aimer l'histoire est associé à ma plus profonde et ancienne jeunesse vous vous en doutez. Quand j'étais enfant - puisque j'ai toujours été petit, je ne peux dire que « Quand j'étais tout jeune enfant » - les éléments me faisaient rêver de ces récits du passé. Les bandes dessinées qui me montraient des choses, des batailles grandioses, merveilleuses, m'ont fait rêver. Donc c'est le rêve, le dépaysement, cette perception d'un ailleurs et d'un autrement, c'est cela qui m'a fait rêver.

Et je me suis dit, dès mon premier souvenir, que je souhaitais devenir un de ces faiseurs d'histoires, puis en grandissant, un de ces professeurs d'Histoire puis en vieillissant pour être exact - puisque grandissant cela n'a pas été mon lot - mais en vieillissant j'ai voulu, je me suis dit que l'idéal était de vérifier par soi-même si ce que l'on peut apprendre et lire est véritablement fondé.

N'y a-t-il pas des éléments qui pourraient répondre autrement à nos curiosités ? Je suis venu à la recherche en histoire par le fait que je n'ai jamais trouvé dans les livres les réponses aux questions que je me posais et que la seule manière d'avoir les réponses était de faire soi-même le métier de chercheur en histoire.

D'un point de vue plus scolaire, est-ce que vous pouvez nous donner votre parcours au niveau des études qui vous ont permis d'accéder à votre métier ?

Sans aucun problème. Je vais vous donner le parcours d'un jeune enfant qui a toujours suivi dans l'école publique ce qui est le plus commun. Je m'explique : j'ai vécu dans un village de 25 habitants. Dans l'école primaire de mon enfance, dans la campagne la plus profonde dirait-on aujourd'hui, il y avait toutes les classes. Nous étions au maximum 15 toutes classes confondues et l'année de mon CM2 nous étions 9 et l'école du village a fermé quand les trois camarades et moi-même sommes allés en 6e dans la ville locale à 15 km du village. J'ai donc connu le collège des plus ordinaires, le lycée de la campagne française en Bourgogne des plus ordinaires, des maîtres, des professeurs hors pair.

Même ceux que nous chahutions étaient toujours des gens qui nous apprenaient quelque chose. J'ai eu des maîtres d'exception, une archéologue d'exception, ce que j'ai découvert 20 ans après l'avoir eue en cours. Donc j'ai eu un parcours qui a fait que mon dossier scolaire porte la marque « Doit faire ses preuves pour le baccalauréat ». Personne ne pensait que quelqu'un avec mon profil puisse avoir sans doute sa chance dans le supérieur. Moi, je savais que ma curiosité était là et je savais très bien ce que je ne travaillais pas en cours et pourquoi je ne le travaillais pas et je savais très bien ce que j'attendais avec impatience : aller à l'université pour étudier l'Histoire. Et que le dossier scolaire me dise « Doit faire ses preuves » pour tout vous dire, je n'en avais rien à faire parce que profondément je savais. J'ai eu le baccalauréat, ce qui a sans doute surpris pas mal de mes professeurs, je suis allé à l'université, j'ai été major à Dijon en histoire, j'ai été major de ma première année, major de ma 2e année, major en licence, puis j'ai obtenu ma maîtrise - c'est au temps des dinosaures si vous voulez. Ensuite sur le conseil de ma directrice de maîtrise, une femme admirable - j'ai eu de de la chance, j'ai eu de bons maîtres - cette femme m'a dit : « Il faut penser à votre vie matérielle, vous ne pouvez pas vous engager dans la recherche sans vous assurer un revenu. Passez les concours de l'enseignement - ce que je voulais faire par ailleurs - et je me souviens lui dire : « Croyez-vous que j'ai les qualités pour avoir des concours ? » Elle me dit : « Vous aurez ces concours, inscrivez-vous au CAPES d'Histoire-Géographie et à l'agrégation d'Histoire. » J'ai suivi ses conseils, j'ai obtenu les deux concours et ensuite j'ai suivi ses recommandations en me mettant à chercher et à continuer mes recherches tout en travaillant. J'ai encore été très bien accompagné, j'ai pu poursuivre un diplôme d'études approfondies puis une thèse, ce qui m'a conduit au plaisir intellectuel de mettre à jour tout ce que je vous ai présenté.

Vous avez parlé d'enseigner en classe préparatoire ; pouvez-vous nous donner le type de classe préparatoire dans lequel vous enseignez ?

J'enseigne actuellement en classe préparatoire économique et commerciale au lycée Carnot à Dijon et je sais que vous avez ce type de classe dans votre établissement. J'ai enseigné au préalable en classe préparatoire littéraire mais ce qui m'a conduit à demander que mon service se fasse davantage en filière économique et commerciale, c'est que c'est une filière dans laquelle je peux enseigner l'économie, l'histoire, la sociologie mais également la géographie et la géopolitique donc cela rencontre tous mes centres d'intérêt et cela donne l'idée d'une manière globale d'étudier les comportements humains et la longue durée du développement des sociétés.

Quelles sont selon vous les principales qualités requises pour devenir un bon historien ?

Une grande partie de ces qualités sont des défauts. Il y a sans doute une grande méfiance à l'égard de la vérité bien établie, l'évidence, le désir de vérifier par soi-même ou de construire par soi-même les éléments qui prouvent que les choses sont bien telles qu'on peut nous les raconter. Il y a l'idée d'une très grande curiosité, curiosité qui ne trouve aucune réponse immédiatement réalisée alors autant produire la réponse à sa curiosité. Ce matin, j'ai essayé de vous montrer dans les travaux que je conduis sur les dates de vendanges pour prouver comment étaient les anciennes années d'un point de vue météorologique, j'ai essayé de vous prouver que c'est parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'études précises à ce sujet qu'avec des collègues, nous nous sommes lancés dans cette aventure. Il faut sans doute avoir l'audace d'être inorganisé et de l'assumer, paraître un peu fou, se poser des questions qui sont des évidences pour les autres. Ce qui n'est jamais questionné, l'historien le questionne ; ce qui

passé pour une règle établie depuis longtemps, l'historien l'interroge ; ce qui semble aller de soi, l'historien n'y croit pas et nous sommes des empêcheurs de tourner en rond et nous posons toujours des questions sur les secteurs qui sont apparemment les plus simples et les plus connus. Donc il faut tout de même des qualités, il faut être dans l'explosion d'idées et il faut refuser le trop-bien-rangé, le bien-organisé, le « c'est comme ça, ça a toujours été comme ça ». Là on ne peut pas être historien. Il faut être fou.

J'ai lu que depuis de nombreuses années, vos travaux de recherche sur la viticulture sont très orientés sur la Corse. Pourquoi cet intérêt tout particulier pour le vignoble insulaire après vos travaux sur la Bourgogne ?

C'est vrai que je vous le rappelle, les travaux sur la Bourgogne portaient de l'idée qu'à travers l'analyse, année après année, depuis l'époque documentée par les archives, depuis au moins les années 1370, le but était de trouver les dates réelles où les vendanges ont eu lieu sur ce que nous appelons la montagne de Beaune et à Dijon. Après ces travaux qui ont permis d'établir une série de plus de six siècles d'étendue, l'idée était de trouver une région avec des vignobles, une région qui a produit du vin depuis très longtemps, qui a assez d'archives pour pouvoir réaliser la même série de dates de récolte des raisins. Alors je vous le redis, une région avec du vignoble pour produire du vin de qualité qui se vend au loin - donc il faut vraiment faire attention à ce que l'on produit - et puis beaucoup d'archives et bien c'est la Corse qui est la région la plus méridionale qui dispose d'un nombre d'archives réellement élevé permettant d'arriver à établir des séries de dates de vendanges au sud de la Bourgogne, en plein espace méditerranéen, ce qui ouvre de nouveaux éléments pour réfléchir aux changements météorologiques de chaque année depuis des siècles. Voilà la raison. Il me faut du temps pour comprendre le vignoble Corse parce qu'il n'y en a pas un mais au moins cinq ou six et il y en avait même plus dans le passé puisque Corte était entouré de quantité de vignes. Il me faut du temps pour faire le tour de tous les paramètres à considérer dans ce type d'étude.

Selon vous quelle est la place de l'histoire et des historiens et des chercheurs dans la société et dans la vie politique ?

Voilà une question qui est assez compliquée mais elle est extrêmement belle. Il me semble que l'histoire demeure un goût, une curiosité pour une partie de la population. Il me semble que les époques du passé alimentent beaucoup l'imaginaire et qu'il y a quantité de séries qui savent d'ailleurs utiliser des références anciennes pour créer des paysages, des décors et des intrigues mais l'Histoire en tant que telle, que voulez-vous ? A l'heure de la rapidité de l'information, à l'heure où il faut qu'une information soit donnée en une minute au maximum sinon le zapping ce produit, il me semble qu'il n'y a pas de place pour l'Histoire dans les médias de masse parce que les médias de masse ne vivent pas sur le modèle de donner toute leur présence à des explications qui dépassent la minute. L'historien - vous en rendez compte en m'écoutant - l'historien est un bavard, il a besoin de temps pour rassembler les paramètres. Donc je suis assez pessimiste. D'autre part, ce n'est pas très vendeur que de briser un certain nombre de mythes qui font vivre nos sociétés et malheureusement c'est vrai que ça laisse la place à des préjugés, ça laisse la place à des raccourcis, à des facilités et pourtant, profondément, l'Histoire prend sa place quand les populations vieillissent parce qu'il arrive un moment me semble-t-il, c'est peut-être seulement une opinion, il y a un âge à partir duquel les personnes se posent la question de savoir, au delà de la frénésie de la vie, dans quel mouvement sont-elles prises alors l'Histoire redevient importante à leurs yeux. Quant au pouvoir, j'ai peur que l'Histoire

ne soit perçue que comme du passé généralement. L'économie ? L'Histoire pour une entreprise, c'est souvent du marketing, c'est : « Maison fondée en 1950 » et donc l'Histoire s'arrête là. Pour la jeunesse, l'Histoire c'est rébarbatif parce que c'est les grands-pères et les grands-mères et que c'est une histoire qui est loin du présent et donc je suis assez pessimiste. Mais enfin, il y a toujours des gens qui aiment l'Histoire et nous travaillons avec l'idée qu'on travaille malgré tout pour mettre de côté des choses qui un jour seront réutilisées. Mais c'est vrai que la place de l'Histoire dans la société, c'est la cinquième roue d'un carrosse qui est déjà en ruine.

L'évolution du climat a-t-elle un impact sur les sociétés ?

Oui, c'est certain. Entendons-nous bien, le climat ce sont les grands paramètres c'est-à-dire les grandes caractéristiques, non pas les changements quotidiens ou les changements dans un mois mais le climat, c'est véritablement l'ensemble des grands paramètres qui dans la durée caractérisent une région, une zone à l'échelle de la terre, nous sommes d'accord sur ce point. Quand les paramètres qui constituent le temps moyen changent durablement, il y a deux situations : il y a la situation où les sociétés ont le temps d'accompagner la modification de ces paramètres et dans ce cas-là, le système est élastique, les individus peuvent trouver leur place dans un environnement qui a un peu changé. Mais ce qui se joue sans doute à notre époque, c'est le basculement hors de la zone élasticité et cela peut avoir un impact terrible. Je vous en donne un exemple ancien, vous me pardonnerez ce n'est pas dans mes travaux : imaginez le Sahara parcouru par des chasseurs - les fresques des montagnes du Sahara en donnent encore une idée - vers 10 000 ans, 8000 ans avant notre ère, le Sahara devient une zone très compliquée à vivre, le désert que l'on connaît et les populations ont dû se réfugier vers les quelques massifs où la vie pouvait être possible ou alors vers la vallée du Nil ou alors devenir ces nomades qui font le lien entre le Nord du Sahara, l'Atlas et le sud, la zone du Sahel. Ça c'est le produit de mutation climatique. Les seigneurs du désert que sont les Touaregs sont le produit d'un processus qui débute par l'assèchement réel de la zone dans laquelle des ancêtres de ces hommes ont vécu. La civilisation égyptienne est née du repli sur la vallée du Nil de ces populations et il y aurait 1 000 autres exemples qui montreraient comment le passer fourmille de mutations considérables des sociétés humaines par le changement climatique.

Le 31 octobre dernier s'est ouverte à Glasgow la COP 26. Que pensez-vous de l'absence des chefs d'État russe, brésilien et chinois à celle-ci, sachant que ces pays font partie des plus gros pollueurs du monde ?

Le premier point est sans doute que nous délocalisons nous européens une partie de notre pollution vers la Chine. N'oublions jamais que les usines européennes qui se sont installées pour avoir des meilleurs coûts de production en Chine polluent à partir de la Chine et qu'il faudrait peut-être remettre dans le volume de nos pollutions ce que nous faisons polluer par les autres ailleurs. Quand j'achète des produits venus de Chine, j'assume le fait de contribuer au fonctionnement des usines chinoises, au transport des bateaux qui reviennent vers la France. Donc je pars de ce point pour rappeler que la part de la pollution, enfin la responsabilité des états dans la pollution n'est peut-être pas telle qu'on veut bien nous la vendre et qu'il faudrait peut-être rapporter la pollution à ceux qui commandent les produits qui sont fabriqués. Le deuxième point, vous avez demandé quelque chose de très juste, Chinois et Russes sont de gros pollueurs malgré tout à partir de leur territoire, c'est vrai mais est-il véritablement utile de faire la dépense de carbone en avion pour venir jusqu'à Glasgow pour arriver à un accord qui ne débouchera sur aucune obligation impérative ? Est-ce utile par

exemple d'organiser la COP 26 à Glasgow après avoir organisé un sommet du G20 à Rome ? Pourquoi ne pas avoir organisé le sommet des chefs d'Etat à la même place ? Ce que je veux vous dire, c'est qu'il y a beaucoup de communication et assez peu de conviction dans ces grandes manifestations et le simple fait pour les officiels européens de se donner rendez-vous à Rome puis de reprendre l'avion pour aller à Glasgow : pourquoi n'ont-ils pas décidé symboliquement d'économiser un aller et de tout organiser sur la même place ? Quant aux Chinois, ils sont finalement parfois plus soucieux de réduire les polluants parce qu'ils ont compris que leurs terres agricoles et une partie de leur vie, de leur futur, dépend de leur capacité à garder un écosystème exploitable et leur intérêt vital est de limiter la destruction de leur environnement. Alors c'est là où je m'y perds un peu : est-ce que nous avons toutes les informations pour comprendre l'attitude de tous les pays et ceux qui en font le plus sur les écrans sont-ils vraiment ceux qui en font le plus sincèrement par conviction ? J'ai plus confiance dans l'attitude des populations à agir par elles-mêmes qu'en l'espoir d'une efficacité de ces grands-messes.

J'ai une dernière question à vous poser : pensez-vous que la COP 26 constitue la dernière chance avant que les dégâts climatiques et environnementaux causés par l'homme soient irréversibles ?

Globalement je ne sais pas si cela était la dernière chance, c'était une occasion importante. Il ne faut pas non plus être trop critique, elle a été tentée, cette discussion. Mais sur le fond, soyons optimistes : l'humanité en a vu d'autres, elle a des trésors d'ingéniosité. Si les populations ne sont pas en mesure par elles-même de penser leurs responsabilités, c'est à désespérer. Faut-il tout attendre de grands-messes de cette sorte ? Et c'est là où vous qui êtes jeunes, intelligents et soucieux, vous savez qu'une partie de la solution tient à ce que vous faites. Et finalement, la solution est peut-être davantage à nos portes qu'à Glasgow et nous portons avec nous le sort collectif. Mais il est certain qu'à force de se dire qu'on attendra encore un an, de toute façon le système terre va se rééquilibrer avec nous ou sans nous et là, c'est à nous de nous insérer dans ce changement parce que nous ne sommes pas des divinités et nous n'avons pas la possibilité de retomber dans un temps d'avant. Quand la machine est détraquée, il faut trouver sa place dans la nouvelle machine. Donc je suis de ce point de vue résolument optimiste : nous avons les moyens intellectuels et les populations peuvent par leur responsabilité trouver leur place. Elles, elles ont encore une chance mais l'Histoire aura sans doute retenu quels sont les noms des chefs d'Etat qui sont passés à côté d'opérations historiques. Ça comme historien, je peux penser que dans les archives, il y aura le récit dans le futur de ceux qui ont laissé traîner la chose, c'est sûr.